

La perception

« *Percevoir, c'est toujours autre chose que subir ou recevoir une empreinte. C'est toujours affirmer à propos de ce qu'on a senti quelque chose que l'on juge réel.* » Lagneau, Cours sur la perception

« *La Méditerranée tout entière – sculptures, palmiers, bijoux d'or, héros barbus, vin, idées, Gorgones ailées, figures de bronze, philosophes – tout cela semble pointer dans le goût âpre et âcre de l'olive noire entre les dents. Ce goût là est plus vieux que celui de la viande et du vin rouge. Vieux comme l'eau fraîche.* » Lawrence Durrell, Prospéro's Call



Introduction. La perception associe une réception sensorielle et une représentation mentale pour nous informer d'une réalité présente. C'est un point de jonction, un trait d'union entre le monde extérieur et l'intériorité ; c'est à ce titre que la philosophie s'y intéresse. La perception s'élabore à partir de dispositifs organiques (les organes des sens), qui nous transmettent des sensations visuelles, gustatives, tactiles, olfactives, auditives, mais aussi kinesthésiques (le vrai « sixième sens », celui des mouvements). Au-delà du mécanisme physiologique, il y a une image mentale, et souvent un affect de plaisir ou de peine. Or, en jouant sur l'ambiguïté du mot, il est difficile de séparer le **sens** (les cinq sens) du **sens** (la signification de la représentation mentale qui lui est associée). La perception n'est pas un phénomène simple, une réception neutre ou inerte comme pourrait l'être une plaque photographique. C'est un processus vivant et composite, où nous allons voir intervenir l'intellect, l'affectivité, mais aussi l'histoire et la culture du sujet percevant : la perception est un agrégat riche et stratifié.

Section I- La perception n'est ni une pure passivité, ni une pure activité. Qu'elle ne soit pas pure activité se conçoit aisément : il y a, dans toute perception, une dimension de sensibilité passive. Mais on ne peut pas la réduire à un enregistrement mécanique du monde environnant, comme pourrait le prétendre un empirisme sommaire.

A- D'où la distinction classique entre sensation et perception

La sensation est ce qui est senti, ressenti immédiatement, sans appréciation ni interprétation. C'est le donné sensoriel brut. A cette passivité, la perception joint un acte de **jugement** qui reconnaît l'objet perçu, l'évalue et le valide. Mais peut-il y avoir sensation sans jugement ? La psychiatrie a pu parler d'une expérience pure de la sensation, lors d'accidents ou de

régressions pathologiques. Dans Les dissolutions de la mémoire, Delay signale le cas d'une jeune patiente, Modeste, dont le cerveau a été atteint par une balle de revolver. Ses facultés mentales sont préservées, à l'exception d'une **agnosie tactile** de la main gauche. Si on lui bande les yeux et qu'on lui pose dans la main droite un crayon, une cuiller ou un peigne, elle les reconnaît rapidement après palpation. Mais la même opération antérieurement tentée avec la main gauche avait échoué, alors même que Modeste décrivait l'objet avec précision. Elle disait du peigne : « C'est long et plat ; d'un côté c'est légèrement interrompu ; d'un bout à l'autre il y a des pointes ; de l'autre côté c'est plus épais et tout à fait continu...Je ne sais pas ce que c'est. » « Tout se passe, commente Delay, comme si la main gauche de Modeste avait *oublié* ce dont se souvient sa main droite... C'est une amnésie tactile. » « **Dans l'agnosie, la perception se trouve réduite à ce que la sensation lui apporte** ». Le patient ne parvient pas à mobiliser dans sa mémoire les moyens d'une reconnaissance de l'objet : sensation brute, pourrait-on conclure avec Delay. L'agnosie est une incapacité à reconnaître ce qui est senti, alors même que les organes sensoriels sont intacts. Il y a des agnosies visuelles, auditives *etc.* Dans l'agnosie visuelle, je ne reconnaîtrais pas une montre en la regardant ; c'est en la palpant que je l'identifie.

Mais nous ne croyons pas que, dans ces situations d'agnosie, on puisse parler de sensation brute. Modeste est consciente de la sensation tactile, comme en témoigne la précision de sa description. Si son jugement est **altéré**, il n'est pas **dissout**. Son appréciation est morcelée, incapable d'unifier les informations reçues, et de solliciter la mémoire des expériences anciennes. **C'est une perception indigente, pas une sensation pure**. Nous souscrivons à la formule d'Alquié (L'expérience) : « **La sensation pure recule sans cesse devant notre quête, et demeure insaisissable** ». En fait il ne s'agit que du **seuil minimal théorique** de la perception : une limite abstraite que je peux isoler par l'analyse, mais qui n'existe jamais isolée dans l'expérience. Car **toute** sensation s'accompagne d'un dispositif d'identification de l'objet perçu : **soit** celui de l'instinct de l'animal, qui réagit à un stimulus sensoriel par un comportement réponse, une réaction prévue par le programme génétique de l'espèce ; **soit** le jugement de l'homme qui, après évaluation, va choisir l'attitude la mieux adaptée. La sensation chez l'homme s'adjoint des critères d'appréciation utilitaire, affective, intellectuelle, ou même esthétique, selon l'expérience déjà engrangée dans la mémoire. Si l'amnésie est totale, c'est la conscience elle-même qui disparaît. Dans un état d'hébétude végétative, la perception du monde présent se désagrège en même temps que le souvenir du monde passé. La sensation n'est donc qu'un phénomène de surface, une réceptivité, une passivité ; c'est, si l'on veut, la dimension exclusivement organique de la perception ; on peut ainsi distinguer les canaux sensoriels : les sensations visuelles ne sont pas les sensations auditives. **Au fond la sensation ne concerne que la physiologie des organes de perception (analyse des cellules en action dans la réception sensorielle)**.

Une objection pourtant : les nouveaux nés, dénués de toute expérience, ne font-ils pas l'expérience de la sensation brute ? Non, car on les voit disposer d'un arsenal d'instincts qui leur permet de réagir aux sensations-stimuli par des réflexes innés, avant que ceux-ci ne soient relayés par les réflexes conditionnés, puis les comportements complexes d'apprentissage.

Toute sensation se prolonge en perception, instinctive ou réfléchie.





Photo de Claudia Stefani

B- La perception n'est ni purement objective, ni purement subjective.

-Il n'y a pas de perception « objective », même si toute perception est perception d'objet. La perception est un continuum indivisible sujet/objet. L'individu investit d'abord dans la perception sa réalité organique, qui oriente et canalise le « ressenti » selon les impératifs de l'espèce (attraction spontanée pour tel objet, répulsion pour un autre). L'homme y investit son affectivité, mais aussi son intelligence, sa culture, sa personnalité, autant de facteurs qui impliquent alors une manière singulière et unique de percevoir le monde.

- La perception n'est pas non plus intégralement subjective, sinon ce serait une hallucination, déconnectée du réel, en roue libre : moins une perception d'ailleurs, qu'un fantasme ou un délire. Il existe ce type d'hallucination dans les pathologies de la perception, où le malade se projette pour lui seul le film de ses peurs ou de ses désirs. Le rêve donne à tout homme l'expérience intermittente de ce cinéma intérieur, quand, dans l'inertie du sommeil, nous adhérons aux images qui se succèdent sous les doublures de nos paupières. Il y a aussi des résidus de perception, des stimuli somatiques (un bras ankylosé, un bruit dans la rue...) qui peuvent s'immiscer dans le scénario du rêve.

Section II- La subjectivité dans la perception

A- Une subjectivité organique. Divers stimuli sont instinctivement prépondérants dans le champ perceptif de chaque espèce animale. Pourquoi, par ex, le poisson des récifs coralliens a-t-il des couleurs si rutilantes ? C'est pour nettement affirmer sa présence sur un territoire donné, et détecter le congénère qui voudrait s'y aventurer. Les couleurs sont des déclencheurs d'agressivité : le rouge pour les épinoches mâles, le bleu pour les arbalétriers bleus *etc.* Des leurres de couleurs identiques, bien qu'informes, provoquent des comportements d'attaque, alors que des copies fidèles aux couleurs ternes, qu'on promène dans le territoire d'un poisson, le laissent indifférent. Il y a donc une programmation génétique qui sélectionne certains stimuli, et les associe à des comportements vitaux. La perception instinctive découpe pour chaque espèce ce que le naturaliste **Uexküll** appelle un **Umwelt**, un monde ambiant réduit à quelques informations saillantes. Chaque vivant a une perception spécifique. Ainsi l'abeille ne perçoit pas le rouge, mais a la vision de l'ultraviolet. Uexküll s'est intéressé à l'**Umwelt** de la **tique**. C'est un acarien parasite d'un ou deux

millimètres, à qui manquent, à l'éclosion, les organes génitaux. Elle peut déjà s'attaquer aux animaux à sang froid (lézard), du haut d'une brindille d'herbe. Après sa mue et sa fécondation, la femelle grimpe à l'aide de ses huit pattes un buisson et se suspend aux tiges, à hauteur suffisante pour pouvoir tomber sur un mammifère. Aveugle et sourde, elle est sensible à la chaleur et l'odeur de sueur. C'est le signal qu'elle attend pour se laisser tomber. Elle s'enfonce dans le tissu cutané de sa victime, qu'elle perce de son rostre buccal. Elle n'a pas le sens du goût. Elle absorbe tout liquide chaud. Si elle a manqué sa cible, elle remonte. Elle a d'ailleurs des capacités extraordinaires de vie ralentie, puisqu'on a pu maintenir en laboratoire des tiques ayant jeûné pendant 18 ans. Mais si elle atteint sa cible, son repas de sang la gonfle jusqu'à la taille d'un petit pois ; elle se laisse tomber sur le sol, y dépose ses œufs et meurt. On voit que le champ perceptif de la tique est réduit – odeur, chaleur... – mais suffisant pour elle. Ce n'est pas une machine. C'est un sujet qui a ses perceptions propres et son monde propre : un « *Umwelt* ». Aussi n'y a-t-il pas de perception de la nature qui serait commune à toutes les espèces. C'est plutôt une mosaïque d'« *Umwelten* » incommunicables, même si les vivants sont interdépendants entre eux. Cette fleur que je viens de humer, une abeille la butine, une fourmi l'escalade, une tique s'y est accrochée : la fleur est néanmoins, pour nous quatre, un objet radicalement différent. On pourrait plus exactement parler pour les animaux moins d'un monde que d'un **environnement**, toujours strictement réduit aux impératifs de survie, *hic et nunc*. Seul l'homme aurait proprement dit un **monde**, infiniment plus complexe. Mais on trouve déjà là, à l'humble niveau de la tique, une subjectivité sommaire, en lutte pour son alimentation et sa reproduction.

B- Une subjectivité intellectuelle. (*Attention : le mot subjectivité ne se réduit pas aux sentiments ; dans la mesure où l'intellect est une faculté du sujet pensant, je peux le dire « subjectif », même s'il vise les vérités « objectives » de la science ; précisez-le toujours si vous utilisez le mot « subjectivité » dans ce sens.*)

1- Il y a de la pensée dans la perception... Mieux, pour l'école cartésienne, **la perception est une intellection, ou inspection de l'esprit.** Le texte célèbre du **morceau de cire**, dans la seconde Méditation métaphysique de Descartes, va ici nous servir de guide. Descartes y décrit la cire avant et après son passage au feu. L'opération a suffi pour que tous les attributs sensibles soient modifiés : visuel, tactile, olfactif, auditif... Et pourtant, je sais qu'il s'agit du même corps, du même morceau de cire que tout à l'heure. Mais qu'y a-t-il de commun entre les deux états de l'objet pour que je puisse juger que c'est le même à travers sa métamorphose ? Ce n'est pas la perception brute, puisque la cire a entièrement changé du point de vue sensoriel. Est-ce **l'imagination**, en anticipant toutes les formes que pourrait prendre l'objet (en pensant à une collection de moules multiformes dans lesquels on le modèlerait) ? Mais je m'épuiserai en vain dans une multiplicité d'apparences possibles. Descartes insiste, dans la sixième Méditation, sur l'indigence radicale de l'imagination (au sens de représentation mentale imagée), comparée à la raison : alors que je peux me proposer un concept simple du chiliogone (polygone à mille côtés) ou du myriogone (polygone à dix mille côtés), je suis incapable de visualiser mentalement de telles figures (sinon peut-être, dans l'approximation d'un cercle). Testez vous-mêmes jusqu'à combien de côtés vous pouvez visualiser mentalement un polygone, combien de colonnes vous pouvez compter dans la façade d'un temple imaginaire ; on est très vite dans la confusion, là où la raison se fait une idée claire et distincte par la seule force d'une définition ou d'une description sommaire. C'est donc l'inspection de la raison qui est décisive dans la reconnaissance d'un objet. C'est par un jugement que j'identifie **cette** cire ; mieux, **la** cire. Par l'esprit je réduis un objet à ses **invariants**, au-delà de la diversité innombrable des **variables**. L'idée claire et distincte par laquelle Descartes désigne alors la cire est : « quelque chose d'étendu, de flexible et de muable ». Mais il signale les pièges du langage courant : nous disons que nous « voyons » la cire. Il faut comprendre que nous la jugeons telle. Nous utilisons voir pour savoir. Car voir, c'est percevoir ; et percevoir, c'est concevoir. Je vois des silhouettes dans la rue. Spontanément, je dis que j'y vois des hommes. Mais à cette distance, ce pourrait être des automates habillés de chapeaux et de manteaux que je confonds avec de vrais passants. Comme c'est fort peu probable, « je juge que ce sont de vrais hommes, et ainsi je comprends,

par la seule puissance de juger qui réside en mon esprit, ce que je croyais voir de mes yeux ». Je ne vois que des silhouettes, mais je juge que ce sont des hommes. La perception est un acte de l'intellect qui traverse de part en part le message sensoriel, et lui donne son sens.

- Le psychologue Piaget dit qu'un objet est un « complexe polysensoriel » ; mais c'est l'intellect qui coordonne et synthétise les informations des cinq sens, pour donner à l'objet son unité et sa fonction. « J'appelle objet un complexe polysensoriel, donc qu'on peut simultanément voir, entendre, toucher *etc.*, mais complexe polysensoriel qui, aux yeux du sujet, continue d'exister de façon durable, en dehors de tout contact perceptif », écrit Piaget. « Aux yeux du sujet » : comprenez « au jugement du sujet ». La citation de Piaget a le mérite de souligner le jugement fondamental afférent à toute perception : le jugement d'existence. Ce que je perçois, ou le souvenir de ce que j'ai perçu existe bien, même s'il se transforme ou s'absente de mon champ perceptif. En faisant la synthèse de toutes les informations recueillies par les capteurs sensoriels, je juge que tel objet existe, dispose de tels attributs *etc.*

Mais je ne perçois bien que ce que je suis préparé à comprendre, ce dont je peux construire le concept. Ma perception risque d'être défaillante si je suis seulement « sidéré » parce que j'aperçois, sans moyen de l'analyser. D'où les témoignages fantaisistes sur tel objet ensorcelé, tel lieu « magique », tel miracle *etc.* C'est ce qui explique les innombrables récits fabulateurs des premiers grands explorateurs de la planète. On pense à Christophe Colomb, qui signale dans son journal de bord, en 1493, avoir vu des sirènes... quoiqu'il les trouva un peu hommasses ! « *L'amiral dit qu'il vit trois sirènes qui sortirent bien haut de l'eau, mais elles n'étaient pas aussi belles qu'on les dépeint car leurs visages étaient fortement masculins.* »

Il s'agit en fait de lamantins, ces mammifères aquatiques qu'on croise dans les estuaires des fleuves tropicaux. On comprend mal aujourd'hui comment ces animaux boudinés de 500 kg, aux babines épaisses et velues, ont pu passer pour des sirènes ! Devant un spectacle inédit, l'explorateur de jadis avait beau écarquillé les yeux, il n'avait que le recours au prodige surnaturel ou aux « merveilles » de l'imaginaire pour interpréter l'apparition. Si je ne sais pas ce que je vois, je vois mal, je ne vois pas ou je fantasme sur ce que je vois. **Ainsi le jugement dans la perception raisonne ou déraisonne.**

- Dans la lignée de Descartes, Pradines résume : « Toute perception est entendement » ; Lagneau : « Le pur sentir ne se présente jamais » ; **et Alain : « Un objet est pensé et non pas senti »**. Comme Descartes son morceau de cire, c'est le **cube** dont Alain fait un objet de pensée. On ne voit jamais, sans miroir, toutes les faces d'un cube. Mais trois faces et neuf arêtes me suffisent pour juger que c'est un cube, alors que je sais qu'un cube a six faces et douze arêtes...ce que je ne vois jamais ! Mais on peut objecter que ce que la vue ne peut, le toucher le peut, en faisant rouler un petit cube entre mes doigts. Alain répond : « Je ne *touche* pas ce dé cubique. Non. Je touche successivement des arêtes, des pointes, des plans durs et lisses et réunissant toutes ces apparences en un seul objet, je *juge* que cet objet est cubique ». Donc le jugement va au-delà des perceptions ponctuelles : il les synthétise ; il confirme...ou infirme par un acte de l'esprit ce que je croyais seulement voir ou toucher.

C'est là qu'intervient le risque de l'erreur. Kant le dit fortement : « Les sens ne trompent pas » (Anthropologie). Ils peuvent me fournir des informations incomplètes : c'est quand, sans vérifier, j'extrapole trop vite une conclusion, « par précipitation et prévention » comme dit Descartes, que mon **jugement** me trompe. Il peut s'agir d'une simple erreur, mais aussi d'une illusion. L'illusion affective s'impose quand mon désir ou ma peur fausse l'interprétation de ce que je vois. Les illusions d'optique sont plus délicates, parce que le message sensoriel lui-même est biaisé. Ce bâton dans l'eau, j'ai beau **savoir** qu'il n'est pas brisé ; je continue à le **voir** brisé. Voyez toutes ces illusions où les lignes semblent irrégulières, bombées, inclinées ou ondulantes, alors qu'elles sont strictement rectilignes et parallèles. Mais là aussi, il faut revenir à Kant : « Les sens ne trompent pas ». L'entendement doit filtrer les apparences ; il faut savoir suspendre son jugement, vérifier avec une règle. Tant que je **vois** des lignes qui paraissent onduler sans **juger** : « elles sont ondulantes », **je ne suis pas dans l'erreur**. *Idem*, si je dis : « Il me semble qu'elles sont ondulantes. » Mais je m'égare si j'adhère trop naïvement à ce que je vois. **Le vrai et le faux sont de la seule responsabilité de la raison.** D'ailleurs, il est facile de piéger la perception de quelqu'un si on joue sur des habitudes

perceptives qu'il a la paresse de ne pas mettre en cause. Les prestidigitateurs sur scène, les tacticiens du camouflage pendant la guerre, les virtuoses du trompe l'œil en peinture éparpillent sous vos yeux autant d'efficaces **leurre**, **chasse-trappes**, **miroir aux alouettes** (*On utilise ici comme métaphores de la tromperie trois mots issus de l'art cynégétique - la chasse - désignant autant de ruses pour égarer l'instinct de l'animal. Le leurre est un terme de fauconnerie : « morceau de cuir rouge en forme d'oiseau auquel on attachait un appât pour faire revenir le faucon sur le poing » (Petit Robert) ; une chasse-trappe est un trou recouvert cachant un piège ; le miroir aux alouettes est une planchette criblée de petits miroirs dont la rotation attire ces oiseaux)... Voir en annexe le beau Propos d'Alain sur le cormoran.*

La capacité qu'a l'illusion de fausser le jugement exige notre vigilance, surtout dans le monde d'imagerie virtuelle dans lequel nous rentrons. C'est pourquoi :

2- ... la pensée doit dépasser la perception, surtout quand il s'agit de rendre compte scientifiquement des lois du réel. Il n'y a pas continuité entre la perception et cette connaissance rigoureuse qu'est la science. La perception n'est pas une « science commençante », insiste Bachelard. Pourquoi l'erreur du géocentrisme a-t-elle duré aussi longtemps ? Elle pouvait se prévaloir de l'argument d'autorité (*Aristoteles dixit*) ; mais surtout, elle s'appuyait sur une perception à courte vue des déplacements célestes. Je **vois** le soleil se lever et se coucher ; je **ne vois pas** la terre tourner sur son axe et autour du soleil. C'est pourquoi les pseudo-évidences de la perception sont un « **obstacle épistémologique** ». La science doit **rompre** avec la perception commune. Alors que nous percevons des réalités diverses, variant selon des critères qualitatifs, la science vise un au-delà de la perception, engluée dans les apparences : la mise à nu de la structure physico-mathématique du réel, où tout s'équivaut. La science est une mise à plat analytique de la nature, comme une cartographie abstraite, alors que la perception est une mise en perspective au sein d'une synthèse subjective, vivante et changeante, selon des critères d'utilité ou d'agrément. La perception vagabonde dans des paysages de vie ; la science scrute des schémas numérisés. La perception autorise un savoir empirique approximatif d'adaptation au monde ; le savoir rationnel est œuvre de la raison.

C- Une subjectivité culturelle. Un objet jamais vu sera identifié selon les stéréotypes de ma propre culture. On vient de voir le cas des lamantins, métamorphosés par l'ignorance de Christophe Colomb en sirènes...

Ma culture d'appartenance interfère en profondeur avec ma perception. D'abord ma langue maternelle. On perçoit plus aisément et distinctement ce qu'on peut nommer. Le langage est partie prenante de l'activité de perception. Apprendre à percevoir, c'est apprendre à nommer, et par conséquent à concevoir selon les repères culturels de ma société d'origine.

On s'est ainsi rendu compte que l'arc-en-ciel était très diversement perçu selon le vocabulaire chromatique de tel ou tel peuple. Je ne perçois pas, ou mal, quand je n'ai pas « les mots pour le dire ». Aussi mon degré de culture va interagir avec ma perception. Il dilate ou rétracte ma conscience et mon discernement des réalités.



Un lamantin

Plus vous disposez de vocabulaire, plus votre vision est riche et différenciée. Vous pouvez en faire une expérience très concrète si quelqu'un vous initie au lexique de l'architecture ou de la botanique. Une promenade en ville ou à la campagne en sa compagnie est stimulée par une multitude d'observations ; vous multipliez les découvertes. Sans les mots, vous n'auriez vu qu'un décor : des « immeubles », de la « verdure ». C'est pourquoi il y a dans la maîtrise du vocabulaire une dimension existentielle ; moins vous disposez de mots, plus votre champ de vision et de pensée se rétrécit. C'est là qu'est la vraie richesse. Le rapport au monde est mutilé et décoloré sans cette floraison de l'esprit dans la « logosphère ». A quoi bon l'aisance matérielle si vous êtes indigent en mots ? Par contre, même sans opulence, vous êtes riche à foison sans risquer de vous voir dépouillé, si vous disposez d'un large clavier verbal. C'est encore plus vrai si vous maîtrisez plusieurs langues, vous ouvrant ainsi à de multiples nuances d'expression inconnues dans la langue maternelle.

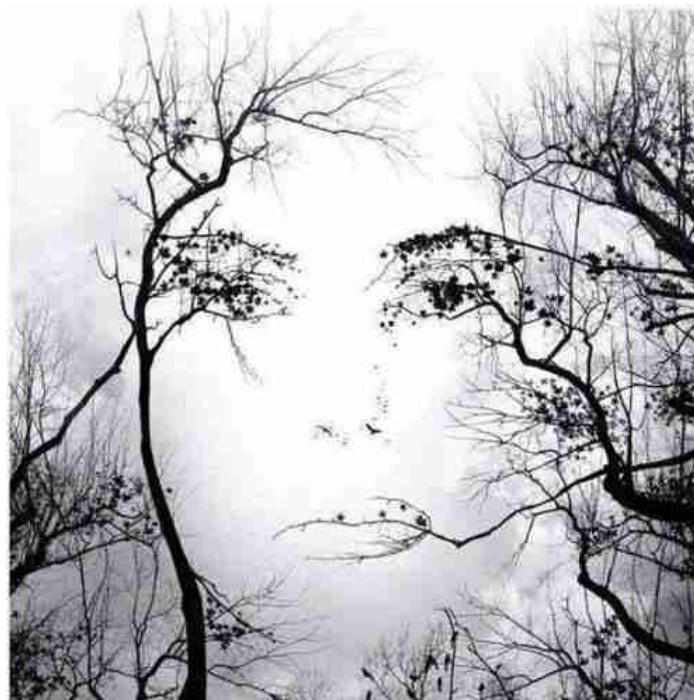
Ainsi la culture se projette dans la perception. Cela se vérifie jusqu'aux hallucinations (sans parler des rêves), qui sont imprégnées par la culture d'appartenance ! On peut mentionner les démons au Moyen Age, les esprits en Afrique noire, les apparitions collectives de la Vierge en terre catholique, les OVNI dans l'occident industrialisé *etc.*

D- Une subjectivité affective. Notre perception est transformée ou déformée par les sentiments qui l'accompagnent. Agrément/désagrément, attraction/répulsion, surprise/frayeur *etc.* projettent sur nos manières de percevoir nos manières d'être. Nous faisons tous l'expérience d'un changement de perception d'une chose ou d'un être à mesure que nos sentiments à son égard évoluent. Nous ne le voyons plus « avec les mêmes yeux ». La polarisation affective peut même s'imposer alors que l'objet est absent : tout ce qui nous entoure nous rappelle, par écho, la personne désirée, ou disparue : le chagrin du deuil, la peine d'amour... Voyez la scène du renard, dans Le Petit Prince de Saint-Exupéry. Apprivoisé par l'enfant blond, il se souviendra de lui en regardant les champs de blé ; et l'aviateur s'émeut, en contemplant un ciel étoilé... La perception, toujours actuelle, s'enrichit néanmoins d'éléments mnésiques qui interfèrent avec ce que je perçois dans l'instant. C'est pourquoi on peut dire qu'on perçoit « en profondeur » ou en perspective. Toute perception se déploie dans un espace mais s'enracine dans le temps. C'est ce qui lui donne sa cohérence et sa continuité dans le flux des réalités changeantes. Ce visage me fait penser à tel autre ; cet objet, par quelque affinité, éveille la réminiscence de celui qui rayonne encore, silencieux, au fond de mon enfance. La « madeleine » de Proust est l'emblème littéraire de ces subtils télescopes de notre histoire intérieure. Ce peut être aussi un avenir ardemment désiré qui s'invite dans la perception présente. Je **prévois** dans ce que je **vois**, pour mieux mobiliser mon action, l'insérer dans le réel. **C'est ainsi qu'une perception peut être rétroactive ou prospective.** Rétroactive, quand elle éveille le souvenir qui lui donne sens ; prospective, quand elle sélectionne dans le réel les points d'appui de ce que je vais entreprendre. Souvent d'ailleurs les deux à la fois : la perception actuelle s'appuie sur le passé pour anticiper l'avenir.

Des changements dans l'organisme peuvent aussi influencer sur la dimension affective de la perception. Fiévreux, malade, ce que vous appréciez vous dégoûte soudain. Ce plateau de fruits de mer dont, en pleine forme, vous feriez vos délices, vous paraît répugnant. Pensez aussi à cette autre fièvre, celle du désir charnel, aux débuts de la puberté par ex. La transformation du corps s'accompagne d'une transformation du regard sur d'autres corps. Tout à coup cette personne qui vous était indifférente vous paraît attrayante. Le charme d'un visage se révèle, puis la séduction de toute sa personne physique. Attiré par un sourire ou un regard, on s'étonne de trouver irrésistibles la poitrine, le galbe du dos ou les fesses, qui finissent par avoir autant de physionomie que le visage... D'amoureux, on devient voluptueux (ou l'inverse ?) Voyez les poèmes inspirés par l'anatomie de la bien-aimée, qui devient une inépuisable géographie. Mais qu'un désaccord surgisse, qu'une trahison brise le charme, la perception se modifie ; on s'en veut, on enrage d'avoir pu aimer ce « sale type », cette « pouffiasse ». Son seul souvenir vous dégoûte. Sa silhouette au loin vous « soulève le cœur », ce cœur qui, jadis, avait magnifié la perception amoureuse.

E- Enfin il faudrait insister sur **la dimension esthétique** de la perception. C'est d'ailleurs un pléonasme étymologique, puisque *aisthesis* en grec, c'est la sensibilité. Le mot

s'est ensuite spécialisé dans la perception du beau ou du laid. Elle permet de dépasser la fonction utilitaire et adaptatrice de la sensorialité pour valoriser une approche contemplative : jouir de la beauté des choses, choses de la nature ou de l'art, sans convoitise ni visée consommatrice. Cette disponibilité esthétique est une des clés du plaisir de vivre. L'enfant s'y livre sans réserve avec la naïveté du premier regard : d'où ces souvenirs inoubliables, étrangement intenses, d'un parterre de fleurs au printemps, d'un paysage maritime ou alpestre, aux couleurs et aux formes vibrantes de fraîcheur... L'adulte semble perdre sans retour cette intensité du premier regard. Mais il la compense par une culture esthétique, qui retrouve dans la nature tel accord de couleurs, tel mariage de formes dont un artiste a su nous charmer. Souvenez vous de l'ex du **smog** londonien donné par Oscar Wilde : «... notre vision dépend des arts qui nous ont influencés. De nos jours, les gens voient les brouillards, non parce qu'il y a des brouillards, mais parce que peintres et poètes leur ont appris le charme mystérieux de tels effets ». Ce qui est **donné** à l'enfant est **acquis** par l'adulte, dans l'apprentissage de la délectation esthétique.



Annexes

Ebauche de plan : La perception est-elle déjà une science ?

« **Déjà** » suppose une antériorité de la perception sur la science, mais aussi une anticipation. Percevoir, c'est déjà savoir. La science ne ferait que confirmer et objectiver ce savoir, notamment par l'instrument mathématique. C'est l'analyse du mot **science** qui détermine la problématique et le plan.

1- Si je prends science au sens large de connaissance, on peut estimer que les informations de la perception, qui me permettent de m'orienter, de m'adapter et d'agir, sont une forme de « science commençante », selon une formule de Bergson. Une approche pragmatique de la perception insistera sur son efficacité relative. Même la théorie intellectualiste de Descartes me signale d'ailleurs la présence du jugement, de l'activité de l'esprit dans la perception (voir le morceau de cire, ou le cube d'Alain).

2- Mais dans la perception, j'investis aussi ma subjectivité organique (la vision humaine est très partielle ; je peux être daltonien...), affective, culturelle, qui m'empêche de voir les choses telles qu'elles sont, les rendent relatives à mon langage, à mes croyances, à mes désirs ou à mes peurs... Si je prends le mot science **au sens strict** (objectivité des mesures et des lois) :

3- La perception n'est pas une science commençante. Elle est, bien au contraire, dit Bachelard, « un obstacle épistémologique ». Descartes nous montre que le pur concept va beaucoup plus loin que l'image sensorielle ou mentale (ex du chiliogone, impossible à visualiser mais aisé à concevoir : « polygone à mille côtés »). Pour ma vision, lune et soleil sont de grosseur équivalente, pas pour l'astronomie. La science exige de dépasser les apparences qualitatives, pour quantifier le monde et en établir les lois. Bien sûr, le savant expérimentateur ne peut se passer de la perception pour lire ses cadrans et écrans, régler ses jauges, établir les schémas de fonctionnement des phénomènes observés. Mais la perception n'est plus alors qu'un instrument approximatif, dont il faut se méfier par principe. Alors que pour elle, les nuages, la glace et l'eau sont très différents, la raison savante établit leur identité de nature par une formule chimique, et explique les conditions physiques de leur transformation.





« Maître cormoran se moque de moi », Alain

« Maître cormoran se moque de moi. Voici que j'aperçois, sur une roche bien connue, une tige de fer que je n'avais pas remarquée ; ou bien je reconnais de loin un piquet enfoncé dans le sable. Si quelqu'un montre une de ces formes inanimées en disant : « Voilà le cormoran », on se moque. On observe qu'après une heure ou deux rien n'a bougé ; on ne doute plus ; et celui-là même qui savait voir et qui croyait voir, convient qu'il a mal vu. « On s'imagine, dit-il, de petits mouvements, et cela vient du flot environnant qui ne cesse d'agiter ses paillettes ; l'œil se laisse entraîner. » A ce moment, où tous sont d'accord, barre de fer s'envole, piquet s'envole. Et l'on jure de mieux croire.

Il ne sert point de jurer. Le lendemain l'observateur remonte la rivière, et voit autant de cormorans qu'il y a de piquets dans l'ancien parc à moules. « Ce n'est pas moi, dit-il, qui me laisserait prendre à l'apparence d'un piquet. C'est le cormoran ; j'ai saisi le mouvement de son bec sur son jabot. Maintenant que je m'approche, j'aperçois deux ailes à demi étalées. » Il s'approche tant qu'il reconnaît, quoi qu'il lui en coûte, un piquet véritable, qui laisse pendre un débris d'écriveau. Il admire comment l'expérience d'hier brouille celle d'aujourd'hui. Il fait de nouveaux serments. Mais de quoi jurer ? Le lendemain, l'observateur ne voit que des piquets. Vainement l'un d'eux étend des formes d'ailes. L'observateur ne s'y laissera plus prendre. A d'autres ! Déjà il croit lire l'écriveau. « Parc à huîtres » ou « Sable gratuit ». Alors majestueusement l'écriveau se change en banderoles ; une tête noire se recourbe en crosse ; voilà cormoran parti.

J'apprends ici une sorte de loi de l'homme, c'est que le fait d'hier pèse toujours trop, et que, sous le nom d'expérience, c'est l'expérience même qu'on écrase. Trompeuse mémoire. (...)

Si je pensais comme tu voles, ô cormoran ! »

Alain, Propos sur la nature, 15 septembre 1934





Dessin en trompe l'oeil sur le sable, de Ben Harkins (« Sand art », variante du Land art!)

Photo sans trucage

« Les sens ne trompent pas », Kant.

« *Les sens ne trompent pas* : proposition qui récuise le reproche le plus important, mais aussi, à bien le peser, le plus vain qu'on adresse aux sens. Ce n'est pas qu'ils jugent toujours exactement : ils ne jugent pas du tout ! C'est pourquoi l'erreur est toujours à la charge de l'entendement. Cependant, '*l'apparence sensible*' tourne pour l'entendement, sinon à la justification, du moins à l'excuse. C'est que l'homme en arrive souvent à tenir l'élément subjectif de sa représentation pour l'objectivité : la tour éloignée dont on ne voit pas les angles est considérée comme ronde ; les lointains de la mer, qui atteignent le regard par des rayons lumineux plus élevés, sont considérés comme plus hauts que le rivage ; la pleine lune qu'on voit poindre à l'horizon, à travers un air chargé de vapeurs, bien qu'on la saisisse avec le même angle de vue, est tenue pour plus éloignée, donc pour plus grande que lorsque elle est haute dans le ciel. Ainsi l'homme en vient à prendre le phénomène pour l'expérience, et à tomber dans l'erreur : c'est une faute de l'entendement, non une faute des sens. »

Kant, Anthropologie, 1798

Texte de Kant : « Les sens ne trompent pas. »

La défiance à l'égard des sens est un argument classique de la philosophie, de l'allégorie de la caverne de Platon au doute méthodique de Descartes. On souligne la fragilité de « l'apparence sensible » (*phainomenon* en grec) qui dupe si aisément l'entendement. L'analyse critique de Kant s'inscrit en faux ici contre ce reproche : c'est bien l'entendement qui se dupe lui-même. Nous verrons, malgré les « illusions d'optique », que les sensations ne sont pas « fausses » en soi. Mais nous devons dire qu'elles ne sont pas non plus « vraies » ! Le « vrai », autant que le « faux », est à la charge de l'entendement.

La perception associe une **SENSATION** physiologique, qui réceptionne passivement les stimuli, à un **JUGEMENT**, un acte de l'esprit, qui soit identifie l'objet, soit un attribut de l'objet. La présence du jugement a été mise en valeur par Descartes (Méditations métaphysiques) dans le cas du morceau de cire : tous les attributs que les sens attribuent à l'objet se sont

modifiés en le passant au feu, mais je sais par un **acte de jugement** qu'il s'agit du même objet. Or c'est justement le jugement qui peut m'induire en erreur. On essaye, dit Kant, de le disculper (« justification », « excuse ») en contestant « l'apparence sensible », c'est-à-dire la représentation du réel telle que les sens la réceptionnent. Mais c'est nous qui confondons alors le réel et sa représentation, l'objectif et le « subjectif ». Les ex d'illusion d'optique que Kant donne de cette confusion sont classiques : 1- La « tour éloignée » n'est vue qu'à travers une couche d'atmosphère qui rabote les angles de la tour. Je juge qu'elle est ronde à partir d'une information incomplète (qui néglige l'épaisseur d'air). 2- A la vue d'un rivage, on dirait que la mer surplombe la plage. Ce n'est qu'un effet de perspective. 3- La pleine lune à l'horizon semble plus grosse qu'au zénith parce que l'œil la proportionne aux détails du paysage, alors qu'elle rapetisse dans le vide céleste. Un simple raisonnement suffit dans ces cas à réviser la perception : « *Prends en compte l'atmosphère que les rayons lumineux traversent pour me donner la 'représentation' de la tour ; tu sais bien que l'océan n'est pas 'au-dessus' de la plage, que la lune est de taille constante durant sa rotation...* » Ces variations de « l'apparence sensible » sont justement un stimulant pour la réflexion. Je ne dois pas adhérer passivement aux informations partielles que les sens me donnent. Il faut pratiquer une *epochè* provisoire pour ajuster mon jugement. C'est pourquoi je ne dis pas, comme S^t Thomas : « Je ne crois que ce que je vois ». L'activité **JUDICATIVE** (de jugement) s'adapte au coup par coup, **critique** le phénomène (au sens d'examen attentif), le « phénomène », c'est-à-dire ce qui apparaît. Il s'agit d'un travail rationnel d'élucidation. Ainsi le bâton que je « vois » brisé dans l'eau m'invite à rechercher les lois de l'optique qui explique la distorsion de la vision. Nos grandes erreurs sont dues à la passivité de la raison face à la réception sensorielle. Ainsi, l'erreur du géocentrisme avait pour elle le déplacement apparent du soleil (renforcée par l'argument d'autorité : *Aristoteles dixit !*) Nous avons depuis Copernic et Galilée une perception intelligente du mouvement solaire : c'est nous qui tournons !

Il faut donc, avec Kant à la fin du texte, opposer « le phénomène » (ce qui apparaît sans filtrage de la raison) et « l'expérience » (qui suppose une activité de la raison, soit simple comme une adaptation vitale à l'environnement, soit très élaborée comme dans l'observation astronomique ou l'expérimentation en laboratoire).

La perception est le résultat de millions d'années de sélection naturelle pour adapter un organisme à son milieu : la gazelle qui flaire la lionne à l'affût, le faucon en vol qui repère les petits rats des champs, la tourterelle femelle que séduit le chant modulé du mâle *etc.* La perception est une adaptation **PRAGMATIQUE** (favorable à l'action, du grec *pragma*, action) à l'environnement. Chez l'animal, c'est l'association d'une sensation et d'un instinct qui est décisive. Le réflexe inné ou conditionné réagit au stimulus sensoriel. La gazelle alors fuit le prédateur dans un comportement **réflexe**. L'ho y ajoute la **réflexion**. Il complexifie sa perception en lui donnant une valeur **COGNITIVE** (ayant trait à la connaissance pure, pas seulement à l'action). En refusant d'adhérer trop vite à ce qu'il croit voir, l'homme donne à l'entendement le temps d'élucider le message sensoriel.

Bachelard dit que la perception est un « obstacle épistémologique ». Elle ne l'est plus si l'on sait répartir entre la sensation et le jugement la part qui leur revient. Je **vois** le soleil se lever, mais je **sais** que c'est la terre qui tourne ! Même les sceptiques, dont le doute était pourtant maximaliste, adhérait à un certain **phénoménisme** : « je ne sais pas si le miel **est** doux, disait Timon, je dis qu'il m'**apparaît** doux. » Cette apparence peut me suffire pour me guider dans la vie. Ce que refusaient les sceptiques, c'est que la perception puisse nous révéler l'essence des choses. Kant s'aligne sur cette tradition quand il distingue le phénomène et la « **chose en soi** » (**noumène**). Nous ne savons rien des choses indépendamment de la perception que nous en avons. Mais là où Kant s'éloigne des sceptiques, c'est qu'il admet une science qui précise les lois du monde apparent, comme Newton établissant la loi de la gravitation universelle. A ce moment, la raison éclaire intensément la perception que nous avons du monde : la vérité, aussi, est « à la charge de l'entendement ». Une sensation n'est ni vraie ni fautive : c'est toujours le jugement qui l'accompagne qui est « vrai » ou « faux ». Ainsi, même dans la perception, c'est le libre usage de notre raison qui est engagé : bien percevoir est de notre responsabilité.

